

Tourbillon Criminel



Laurence Piera

Laurence Piera

Tourbillon criminel

© Laurence Piera, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-1688-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1 - *Juin 1986, l'été de mes seize ans*

19h55. J'ai froid. Je mets la capuche de ma veste sur la tête et tire sur mes manches pour que mes mains restent au chaud. Pourtant dehors, il fait bon. L'air du soir est rempli d'un parfum de fleurs. Les rhododendrons se parent de jolies fleurs roses et les grappes de glycines s'accrochent aux tonnelles pour nous éblouir de leur éclat. Les fleurs sont magnifiques à cette saison mais je ne les vois même pas. Les roses jaunes éclosent dans les parterres qui longent le parc, nous envoyant les effluves de leur senteur enivrante. Mais les larmes qui coulent le long de mes joues m'empêchent de voir nettement ce paysage que j'affectionne tant habituellement. Je pleure en silence et j'ai peur. J'ai l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur. Je ne veux pas croire ce qu'il vient de m'arriver. Je n'ai rien fait pour que cette folie survienne, surtout pas ! Je suis submergée d'images que je n'arrive pas à analyser complètement.

A-t-il vraiment fait ça ? J'avais une pleine confiance en lui. Un ami de mon frère. Comment a-t-il pu abuser de ma candeur ? J'ai tout juste seize ans et j'aime m'amuser. Je n'ai pas peur des gens. Je vais facilement vers les autres et lorsque je rencontre une personne que j'ai croisée et appréciée, je n'ai aucun doute sur sa gentillesse.

Je repasse en boucle ce que je viens de subir et j'en revois tous les détails :

On est samedi et j'attends le bus de 18h48 qui doit me ramener à la maison. Il va arriver d'une minute à l'autre. Mes parents m'attendent pour dîner. Quelques voitures passent devant l'arrêt de bus où je suis assise sur le banc, à l'abri. Les conducteurs ne me voient pas. En pantalon noir gris et baskets au pied, je n'attire pas le regard des hommes. Je suis anonyme et sûrement pas le genre séduisant. Ça me va ! Je n'attends rien ce soir. J'ai juste envie de rentrer chez moi et de passer une soirée relax dans ma chambre.

L'après-midi passé avec Lucie et Prisca a été riche en amitié ; rigolade, promenade dans la vieille ville, glace dégustée sur les ruines du vieux château qui surplombe la ville. Les garçons que nous croisons nous sifflent et nous draguent ! Nous sommes jeunes, nous sommes jolies, nous sommes insouciantes ! La vie est belle et nous ouvre ses bras, sous le soleil du mois de juin. Mais mon innocence a été scalpée par ce sauvage de Ludovic. Sa vieille bagnole est aussi pourrie que son âme. Il m'a reconnue lorsqu'il est passé devant

l'arrêt de bus. Moi aussi d'ailleurs. Il a ensuite fait demi-tour au bout de la rue et il est repassé devant moi. Il m'a saluée d'un geste de la main et m'a lancé « Salut, Dolores ». C'est à ce moment que j'aurais dû fuir à toutes jambes. Mais jamais je n'aurais pu imaginer ce qu'il avait derrière la tête.

En cette fin de journée, Ludovic revient de chez mes parents, quelle blague ! Il a passé l'après-midi avec mon frère Tom à écouter leur musique débile. Je déteste le reggae. Je suis sûre qu'ils fument en plus. Ils sont dans le cabanon du jardin et ils ne veulent jamais que je rentre. Je trouve l'odeur de leurs cigarettes un peu bizarre. Mais je ne dis rien à mes parents car Tom me rend parfois des petits services. Je me dis qu'il vaut mieux l'avoir dans mon camp plutôt que contre moi. Ludovic, je le trouve mignon mais un peu bête quand même. Tom et lui sont potes depuis qu'ils sont en cinquième. Pas premiers de la classe tous les deux ! Mais ils ont eu le même parcours. Le BEPC puis un CAP en maçonnerie. Depuis qu'ils ont leur diplôme, ils ont décroché des petits contrats mais aucun patron n'a voulu leur signer un CDI. On se demande bien pourquoi ! La fumette ça rend con et, couplée aux vingt ans notés sur leur feuille d'état civil (et non pas dans leur cerveau), on peut facilement imaginer les losers qui glandent sur les chantiers !

Ludovic me dit toujours que je suis encore une petite fille. Tu parles ! Il ne s'est pas vu. Et puis ça m'est égal. Il ne m'intéresse pas. Sortir avec le copain de mon frère, pas question. Il est trop vieux et je préfère de loin Florian qui est dans ma classe. Il a un an de plus de moi et je sais qu'il m'aime bien. On flirte ensemble depuis presque six mois et on s'entend bien. Il me fait rire ! Quand il me prend la main, j'ai plein de frissons dans tout le corps. Ses baisers sur mes joues sont un vrai délice et quand il pose sa bouche sur mes lèvres... hum... que du bonheur ! C'est Florian qui a eu le privilège de prendre ma petite fleur. Il a déjà un petit bouquet dans la main maintenant ! Si Florian avait été avec moi, rien ne me serait arrivé. Il m'aurait protégée et je n'aurais pas été la proie de ce détraqué de Ludovic.

Tout s'embrouille dans ma tête. Je tourne en boucle. Ma vie est une compilation de contrariétés. À croire que je suis sur terre uniquement pour supporter une myriade d'emmerdements. Mes larmes redoublent. J'ai attrapé le bus de 19h56 et il me dépose au coin de ma rue. Je ne suis plus très loin de la maison mais je n'ose plus avancer. J'ai peur d'affronter le regard de mes parents, de mon frère. Oser leur dire la vérité me paraît insurmontable. De toute façon, ils

ne vont pas me croire et ils ne vont rien comprendre. Ils sont nuls. Je suis nulle. Tout le monde est nul. J'ai envie de hurler, de me cacher dans un trou, de disparaître. Je franchis les derniers mètres qui me séparent du portail. Je prends mon courage à deux mains et je tourne la poignée du portillon. Je traverse le jardin, j'arrive sur le seuil de la maison. J'ouvre la porte d'entrée et me faufile dans le couloir. J'enlève mes chaussures en les jetant sous le placard de l'escalier et monte directement dans ma chambre. J'ai le temps de me rafraîchir un peu avant de redescendre pour le dîner.

Ma vie a basculé entre le bus de 18h48 et celui de 19h56. Une petite heure pour tous les habitants de cette planète mais une éternité infernale pour moi.

Tout a donc commencé lorsque Ludovic est repassé devant l'abribus. Il me reconnaît et me fait un signe de la main depuis la fenêtre ouverte de sa voiture. Moi aussi, je lui fais un grand sourire et un petit coucou de la main. Il continue son chemin. Je regarde l'heure sur ma montre. 18h46. Encore deux minutes avant l'arrivée du bus. Je relève la tête et je vois le capot de sa vieille Coccinelle s'avancer au ralenti devant moi. Étrangement, Ludovic a fait demi-tour. Il s'arrête à ma hauteur et me lance :

— Eh, salut Dolores ! Tu veux que je te raccompagne chez toi ?

J'hésite. Je n'ai pas trop envie de monter dans sa voiture. Je n'ai rien à lui dire. D'un autre côté, s'il me ramène, je serai bien plus vite à la maison. Finalement j'accepte son offre. Je prends mon sac à dos que j'ai posé sur le banc et je monte à côté de lui. Je n'ai pas besoin de lui indiquer le chemin ; ça m'évite de lui adresser la parole ! Il me pose quelques questions sur ce que j'ai fait de ma journée. Je lui réponds deux, trois bricoles, comme les balades et la glace. Ça lui suffit bien, je n'ai pas à lui raconter ma vie à ce minable ! Au carrefour du centre commercial, il tourne à droite. Je crie :

— Mais tu t'es trompé Ludo. C'est à gauche ! À gauche !

Je me tourne vers lui mais il se contente de regarder la route. Il a une espèce de petit sourire. On dirait un maniaque comme dans les téléfilms minables qu'on se tape à la télévision les après-midis des vacances scolaires. Je me dis que je me fais un film et qu'il a peut-être une personne à voir avant de me ramener chez moi. De toute façon, je sais que je ne risque rien avec Ludovic. Je me rassieds correctement sur mon siège et laisse la route défiler. Finalement, il s'engage dans une des ruelles en cul-de-sac du quartier *Le Bijou*. Elle finit en chemin de terre

dans les champs. Au lieu de s'arrêter devant une des maisons, il continue de rouler. Je lui demande où il va. Il ne me répond pas. Je me dis que vraiment il est tordu dans sa tête. Au bout de quelques minutes, il s'engage dans un petit chemin qui finit sur un sous-bois. Nous sommes loin des dernières maisons et il n'y a absolument personne, hormis sûrement les sangliers, les biches ou les lièvres qui doivent bien se demander qui vient les embêter en cette fin de journée. Je croise les bras sur mon torse et lui demande de me ramener immédiatement chez moi. Il ricane et me dit qu'il veut me montrer quelque chose d'incroyable dans le sous-bois. N'importe quoi ! Je refuse bien sûr mais, avec un charmant sourire, il me dit que je ne risque rien.

— Tu me fais confiance ? me lance-t-il, la voix remplie de défi.

— Oui. C'est pas ça le problème. Je veux rentrer chez moi.

— T'inquiète ! Je vais te ramener, mais avant, viens voir !

Je sors de la voiture et je le suis dans le bois. Il m'explique que les arbres sont des personnes à part entière. Ils entendent tout, ils voient tout, ils comprennent tout. Je reste impassible. Il me raconte n'importe quoi et ses commentaires ne m'intéressent pas. Il dit qu'on peut soigner des dépressions nerveuses simplement en parlant avec les arbres et la nature. De mieux en mieux, je me dis. Il choisit un petit arbre et l'enlace avec ses bras. Il le respire, il le hume, il lui parle tout doucement et il va même jusqu'à l'embrasser. Je me dis qu'il est complètement fou ! Ludovic se rapproche de moi, inspire et expire violemment en me disant qu'il se sent déjà beaucoup mieux. Je suis plus que sceptique et je n'ai qu'une envie, c'est qu'il me ramène chez moi.

— OK ! Je te ramène. Mais fais-moi plaisir avant. Fais comme moi, au moins une fois. Prends l'arbre dans tes bras et raconte-lui ce que tu veux. Tu te sentiras tellement mieux après.

Bon gré, mal gré, je fais ce qu'il me demande. Je me pose devant l'arbre et je l'enlace. Je ferme les yeux pour ne pas avoir à affronter son regard, tellement je me sens ridicule. Il se positionne en face de moi et, sans que je comprenne ce qu'il se passe, il me bloque les poignées et m'attache les mains avec une corde qu'il avait cachée dans la poche de son pantalon. Je lui dis que ce n'est pas drôle. Je lui demande de me détacher immédiatement sinon je vais hurler et il aura les pires des problèmes quand on m'entendra. Il rigole, revient vers moi et me pose un bâillon sur la bouche. Je ne peux plus crier. Je suis à sa merci. Je n'ose

imaginer la suite. J'ai très peur. Pour me rassurer, je me dis que c'est un jeu et que mon frère va débarquer du sous-bois en rigolant comme un âne. Mais franchement, je n'y crois pas trop. Ludovic se met derrière moi et il se plaque contre mon dos. Je me mets à pleurer mais aucun son ne peut sortir de ma bouche. Je m'étouffe avec mes pleurs et si je continue à pleurer comme ça, je ne vais plus pouvoir respirer. Il est juste derrière moi et je sens son souffle dans mon cou. Quelle horreur ! Il me dégoûte. J'essaie de lui donner des coups de pieds mais dans ma position, je n'arrive pas à grand-chose. Il passe ses mains sur mes seins et m'embrasse dans le cou. C'est horrible. Je perds la tête et je ne vois pas d'issue. Il me parle comme si j'étais son amoureuse.

— Tout va bien se passer. Et puis tu n'auras pas à te plaindre. Tu verras, je fais ça comme un chef ! Plus tu seras détendue et mieux ce sera.

Mais non, moi je ne veux rien. Je veux juste qu'il me libère et qu'il se casse. Pauvre con ! Les mots explosent dans ma tête, je l'insulte avec des mots qui ne sortent pas de ma bouche. Ses mains descendent sur mon corps et il s'attarde sur le haut de mon jeans. Il enlève le bouton et baisse la braguette. Mon pantalon tombe sur mes chevilles et du coup me bloque les jambes. Il fait tomber ma culotte et je me sens impuissante face à ce gros connard qui m'a attachée à cet arbre. Puis, il me lâche et se recule. Il ne me touche plus. Je me dis que le pire est peut-être passé. Il a pris conscience de sa connerie et il va s'arrêter. Je reste en suspens. J'écoute les bruits. Je crois entendre une fermeture Eclair et le froissement d'un vêtement... Je panique. Il se rapproche de moi. Je pousse un rugissement digne d'un animal sauvage. La douleur m'irradie et j'ai l'impression que je vais tomber dans les pommes. Lorsqu'il s'arrête, il m'embrasse sur une joue.

— C'était bien, hein ? Mais crois-moi, ton intérêt est de te taire. Si tu parles, personne ne va te croire de toute façon. Je te promets que si tu ne veux pas y repasser, tu as intérêt à la boucler.

Il se rhabille et me détache les mains. Il enlève mon bâillon et je me jette sur lui pour lui fracasser le visage à grands coups de poing. Il m'attrape les mains et me demande d'arrêter.

— Tu la fermes, d'accord ? Ça ne sert à rien de gueuler, personne ne t'entend et surtout, tout le monde s'en fout ! Monte dans la voiture et je te ramène.

Je ne sais pas si je dois monter avec lui. D'un autre côté, il ne va rien me faire

de plus maintenant qu'il a eu ce qu'il voulait. Je suis loin de la route et je n'ai pas envie de faire le chemin à pied. De mauvaise grâce, j'ouvre la portière située derrière le conducteur et je m'assieds sur la banquette. Je ne décroche pas à mot. Je suis dans une colère immense mais je me sens si impuissante que je préfère me taire. Nous repartons du bois et, arrivés au croisement, il me demande si je préfère qu'il me dépose chez moi ou à l'arrêt de bus. Je lui réponds « Bus ».

Ma façon de lui répondre le fait sourire. Quel con ! Il s'arrête enfin devant l'abribus. La voiture est à peine stoppée que j'en sors en toute hâte. J'attrape la portière et la referme avec une violence qui me soulage. Il aime tellement sa voiture qu'il n'aime pas qu'on la brutalise. Quelle ironie ! Une voiture a plus d'importance à ses yeux qu'une fille. Entendre la portière se claquer bruyamment contre la carrosserie me procure un grand plaisir car ce bruit me libère de sa présence. Je file vers l'arrière de l'abribus et attends qu'il s'éloigne pour enfin hurler mon désespoir et ma douleur. Avant de partir, il me lance.

— Et tu la boucles, compris ? Bonne soirée, ma jolie Dolores.

La voiture disparaît enfin de ma vue.

Un jour, je me vengerai.

Je viens de me faire violer par le meilleur ami de mon frère et je n'en parlerai à personne. C'est la première des pires choses qui me soient arrivées dans ma vie.

CHAPITRE 2 - *Les résultats du BEPC*

Je dois vivre avec ce misérable souvenir. Ce n'est pas facile mais de toute façon je n'ai pas le choix. Ludovic a trouvé un emploi à deux cents kilomètres d'ici dans les jours qui ont suivi mon agression. Peut-être ai-je été son cadeau de départ ? J'étais *son dû* ? Un de ses oncles lui a proposé un poste dans son entreprise de maçonnerie et il a sauté sur l'occasion pour quitter la région. Bon débarras. Je n'ai pas l'intention de m'encombrer l'esprit avec ce type. Moins je le vois, mieux je l'oublie. C'est bizarre mais c'est comme ça ! Ma mère me dit toujours que je suis une bécasse. Je ne comprends pas vraiment pourquoi elle me dit ça. Elle me répète souvent cette phrase : *Quelle bécasse tu fais Dolores !* Je ne pense pas que ce soit très gentil mais comme c'est ma mère qui le dit, ça ne doit pas non plus être très méchant.

Les résultats du Brevet vont être affichés au collège aujourd'hui, à partir de 14h30. Je ne me fais pas beaucoup d'illusion de toute façon sur le résultat.

Comme il fait beau, j'y vais à pied. Je dois retrouver mes copines devant la grille. Une voiture klaxonne sur l'avenue en arrivant à ma hauteur. Je sursaute et je stoppe net sur le trottoir. La voiture passe et je m'aperçois qu'elle fait un signe à une personne qui marche sur le trottoir d'en face. Je me dis qu'il ne faut pas que je devienne parano non plus. Ludovic est loin et il a dû déjà m'oublier.

Les listes sont punaisées sur le panneau d'affichage. Plusieurs élèves sont devant et j'attends qu'une place se libère. Je me faufile enfin et regarde le tableau des *Reçus*. Je ne vois pas mon nom. Je regarde ensuite celui du *Rattrapage*. Toujours pas mon nom. Je finis par la liste *Recalés* et en toute lettre, je vois mon nom, mon prénom, ma date de naissance. Aucun doute. C'est bien moi. Je suis recalée au BEPC. Je m'en doutais un peu car ma classe de troisième ne s'est pas bien passée. Je ne comprends rien de rien en mathématiques. « Dolores pourrait avoir de meilleures notes si elle passait ses cours face au tableau et non pas retournée vers ses camarades. *Signé* : Madame Equateur ». La *prof'* elle ne peut pas me voir de toute façon. À chaque fois elle m'interroge alors qu'elle sait très bien que je n'ai pas la réponse. C'est bien un signe, ça. Y'en a plein qui lèvent la main et ben non, c'est moi qu'elle interroge. Tu parles d'une poisse ! Moi je m'en fous des maths, je veux être coiffeuse. Je n'ai pas besoin des maths pour coiffer mes futures clientes. Mon père me dit que c'est